

s'était rendu dans le quartier du général Escobedo et avait offert sa trahison pour la somme de 2,000 onces d'or, sur laquelle, paraît-il, il n'a reçu que 7,000 piastres environ. L'empereur me dit lui-même que Lopez l'avait vendu, lui et ses troupes, pour à peu près 41 réaux par tête.

« A peine arrivé à Tacubaya, j'adressai une communication officielle aux officiers d'état-major autrichiens, pour les informer de la prise de Queretaro, et de la captivité de Sa Majesté; en même temps je leur appris qu'une lettre autographe de l'empereur dans laquelle il les invitait à mettre fin à une effusion de sang inutile, et que je leur avais envoyée par M. Magnus, avait préalablement été confisquée par le général Marquez, et je leur dit que, dans les circonstances, je devais les rendre responsables vis-à-vis de Sa Majesté autrichienne, notre gracieux maître, de toute vie de soldat autrichien qui serait perdue d'une façon inutile.

« J'offris d'avoir, la nuit, dans la tranchée, une entrevue avec le colonel Khevenhuller pour lui enlever le dernier doute sur l'authenticité de la nouvelle de la fin de l'empereur. En même temps, je me mis en rapport avec le général Porfirio Diaz, afin d'obtenir les conditions les plus favorables pour les Autrichiens. Le général Porfirio Diaz déclara tout à fait inacceptable une proposition des officiers autrichiens, d'après laquelle les Autrichiens pourraient se rendre à la Vera-Cruz avec armes et bagages, parce que les troupes étrangères avaient appuyé pendant deux mois la domination violente et barbare du général Marquez.

« Enfin, le général Diaz et moi, nous nous accordâmes sur les points de la capitulation des troupes autrichiennes et de leurs chefs, concessions que le général désigna comme les concessions extrêmes dont il pouvait prendre la responsabilité vis-à-vis de son gouvernement. Mais le général Diaz refusa de me donner une déclaration écrite, mais déclara à moi et aux témoins présents, M. Frédéric Hube et le gouverneur Baz, qu'il s'obligeait, par sa parole d'honneur, à tenir les stipulations arrêtées. C'est de cette manière que je com-

muniquai aux officiers supérieurs autrichiens, les dernières conditions du général, qui étaient à peu près les suivantes :

« 1^o La condition principale de la présente convention est, qu'à partir de ce moment, les Autrichiens s'abstiendront de toute participation aux hostilités contre les forces républicaines;

« 2^o Si, jusqu'au 21 au matin, c'est à dire quarante-huit heures après la réception des stipulations, les Autrichiens sortent de la ville et déposent leurs armes, le général Porfirio Diaz leur garantit le transport jusqu'à Vera-Cruz aux frais du gouvernement républicain. Mais il faut que les armes et les chevaux soient livrés, à l'exception des épées et des chevaux des officiers;

« 3^o En cas d'un combat si, sans y prendre part, les Autrichiens se retirent dans le palais et hissent le drapeau blanc, ce général ne pourra leur garantir que la vie; du reste, le gouvernement républicain prononcerait en pareil cas;

« 4^o Ces conditions sont applicables aux autres soldats non mexicains placés sous le commandement des officiers autrichiens, suivant quelques conditions secondaires.

« Le 20, à cinq heures du soir, nous apprenions à Tacubaya que ces points avaient été acceptés sans réserve par les chefs autrichiens; ils déclaraient en même temps que le lendemain, à dix heures du matin au plus tard, les Autrichiens sortiraient de Mexico et déposeraient les armes à Tacubaya. Malheureusement, des négociations avaient été entamées en vue d'une capitulation par le général Tabera, commandant de Mexico en remplacement de Marquez qui s'était caché; elles aboutirent vers minuit.

« Le 21, vers cinq heures du matin, les troupes républicaines devaient entrer à Mexico, ce qui eut lieu en effet. Par là, l'exécution du point 2 fut rendue impossible, sans leur faute.

« Les Autrichiens sont concentrés dans le palais, et depuis l'entrée des troupes républicaines on ne leur a pas encore demandé leurs armes. Les Autrichiens et une partie

des troupes étrangères doivent partir demain pour Puebla ; là, ils attendront la décision que le gouvernement républicain aura prise définitivement sur leur sort.

« Porfirio Diaz m'a déclaré que tous officiers autrichiens (au nombre de 150) auraient la vie sauve, et il espère que le président ne mettra pas d'obstacle à leur départ du Mexique ni à celui des troupes. Du moins, il fera tout son possible, car c'est aux Autrichiens qu'il est redevable de la prompte capitulation de Mexico sans effusion de sang. »

(Suivent les détails sur les mesures prises pour le transport des Autrichiens à Vera-Cruz et leur embarquement.)

« Le 19 au soir, alors que je travaillais ardemment à la négociation secrète de la capitulation, je reçus la communication d'un télégramme adressé de Queretaro par le général Escobedo à Porfirio Diaz, annonçant que l'empereur, ainsi que les généraux Mejia et Miramon, avaient été fusillés le 9, à sept heures du matin, au Cerro de Campana. Comme depuis quelques jours j'avais acquis la certitude que l'horrible événement était inévitable, j'avais adressé, dès le 18, un télégramme aux docteurs Basch et Ribadaneira, en les invitant à embaumer soigneusement le corps de Sa Majesté dans le cas de sa condamnation. Je sais positivement que cette dépêche est arrivée à son adresse.

« Le soir même où je recevais la nouvelle de la mort de Sa Majesté, j'envoyai un télégramme à Juarez pour le prier de me faire remettre le corps de Sa Majesté pour qu'il pût être transporté en Europe. Le lendemain j'envoyai une estafette munie de tous les passe-ports et lettres de recommandation nécessaires au général commandant de Vera-Cruz (qui est encore aux mains des impériaux), à Sacrificios, près de Vera-Cruz, avec l'ordre de faire expédier à la Nouvelle-Orléans, par un navire de guerre, le télégramme qui probablement est arrivé à Votre Excellence. En même temps, j'invitai le capitaine du bâtiment *l'Élisabeth* à se rendre à Tampico, où j'espérais être dans trois semaines avec le corps de l'empereur.

« Après le départ du courrier, je reçus un télégramme du ministre Lerdo de Tejada, de San Luis, qui m'apprenait que pour des motifs graves le président ne pouvait pas me permettre de disposer du corps de Sa Majesté, et je donnai contre-ordre au commandant de *l'Élisabeth*. Ma mission était terminée, mais on me conseilla de tenter de nouvelles démarches auprès du président et de ses ministres après leur prochaine arrivée, pour obtenir le corps de l'empereur. Je doute encore si je dois faire cette démarche.

« Le motif auquel on attribuait le refus du gouvernement républicain (et que Porfirio Diaz me déclara ne pouvoir comprendre), était que celui-ci avait l'intention de ne délivrer le corps que sur la demande directe du gouvernement impérial et à un agent spécialement désigné à cet effet. D'un autre côté, M. de Magnus, qui avait assisté aux derniers moments de l'empereur et avait reçu ses dernières volontés, se rendait le 20 à San Luis pour intervenir directement auprès du président, afin d'obtenir la remise du corps. Le 19, M. de Magnus nous écrivait (en français) de Queretaro :

« Tandis qu'on vous renvoyait à Tacubaya, M. Lerdo me disait que vous étiez tous en route pour San Luis. L'exécution était fixée pour dimanche, à trois heures de l'après-midi. Mais l'empereur m'ayant demandé d'être de retour ici avant sa mort, j'ai pu obtenir une remise de trois jours. L'espoir que les efforts faits de tous les côtés, pendant ces trois jours pour sauver l'empereur, pourraient être couronnés de succès, nous a trompé. Le malheureux prince a conservé jusqu'à la mort un calme et une tranquillité d'esprit véritablement héroïques. Sa mort a été sublime. Je ne puis pas décrire aujourd'hui toutes ces scènes terribles ; je suis atterré encore et tombe de fatigue et d'agitation morale. »

Plus loin il ajoute (en français) :

« L'empereur a ordonné que sa dépouille mortelle soit embaumée ici par son médecin et accompagnée par lui ultérieurement à Vera-Cruz, pour être transmise à bord d'un steamer de guerre d'Autriche. Hier soir encore, l'empereur

a écrit au général Escobedo en exprimant le désir qu'on me remette le cadavre. Malgré la lettre de l'empereur, le général Escobedo, conformément aux ordres venus de San Luis, a fait embaumer sa dépouille par les médecins mexicains, et, du reste, il garde convenablement le mort. »

Puis, il ajoute également :

« L'avocat Ortega est d'avis que je dois partir pour San Luis, afin d'y régler cette triste affaire. »

(M. de Magnus n'avait naturellement aucune connaissance du refus de Juarez de remettre le cadavre.)

« J'appréhende que les démarches du ministre résident prussien soient inutiles. En cas contraire, je me rendrai à Queretaro, et en suivant le conseil de ceux qui connaissent le pays, je préférerais, dans une saison aussi avancée, la route de la Sierra à Tampico (douze à quatorze jours de voyage), à celle qui mène par Mexico et Puebla par Veracruz, d'autant plus que cette année le vomito sévit dans cette dernière ville.

« L'attaché de légation, chevalier de Tavora, que j'ai envoyé le 20 à Queretaro muni des pouvoirs nécessaires pour organiser le transport de la dépouille impériale, m'écrit de cette ville, où il doit rester jusqu'à nouvel ordre, que Sa Majesté est tombée frappée par neuf balles. Mes collègues vont pour la plupart abandonner bientôt Mexico et partir pour l'Europe. — Agréez, etc. — 26 juin 1867. — Lago. »

« P. S. — Un des avocats de feu Sa Majesté l'empereur, revenu hier de Queretaro, me fait espérer que peut-être le ministre résident prussien, M. de Magnus, réussira à se faire livrer le corps de l'auguste défunt. Je profite de cette occasion pour assurer à Votre Excellence que M. Dano, le ministre français, a fait de son côté tout ce qui lui était possible pour sauver la vie de l'empereur. Je dois ce témoignage à la vérité. — Lago, *m. p.* »

— « Mexico, 28 juin 1867. — J'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence un numéro du *Globe* contenant tous les importants télégrammes touchant S. M. l'empereur Maximilien.

« Les Autrichiens se sont mis aujourd'hui en marche, à trois heures du matin, pour Puebla, où ils attendront la décision définitive sur leur sort. Le comte colonel Khevenhuller et le baron Bertrand restent pour le moment, d'après leur désir, à Mexico. Depuis quelques jours, nous manquons de nouvelles de M. de Magnus. Le bruit court que le gouvernement permettrait que le cadavre impérial fût transporté à Tampico sous escorte, accompagné seulement par le médecin privé, M. le docteur Basch.

« Agréez, etc. — Lago, *m. p.* »

Après la lecture de cette dépêche, il est inutile de raconter les événements qui ont précédé l'exécution de l'empereur condamné d'avance. Il fallait à Juarez que la sentence fût dictée par un tribunal; il n'osa pas la dicter officiellement lui-même sans lui donner les apparences d'un caractère légal. L'empereur, ayant été appelé au Mexique par le vote des provinces libres, voulait être jugé par un congrès. Juarez n'avait point assez d'influence pour espérer que ce congrès condamnerait à mort l'empereur, il refusa la demande de cet acte de haute justice et remit le jugement entre les mains d'un conseil de guerre composé d'officiers subalternes choisis *ad hoc*. L'empereur, étant malade, n'assista pas aux débats de ce procès illusoire; il fut condamné, malgré l'incompétence du tribunal et malgré l'éloquent plaidoyer de ses défenseurs.

La sérénité de l'empereur, sa liberté d'esprit, sa noble conduite à l'égard des amis désolés qui l'entouraient, firent supposer qu'il ne croyait pas à son exécution, et qu'il conserva ses fatales illusions jusqu'au moment de mourir. Pourtant, le 15 juin, il écrivit la lettre suivante au capitaine Pierron qui l'avait servi fidèlement jusqu'à son départ du Mexique; cette lettre semble indiquer que les illusions de Sa Majesté s'étaient évanouies, hélas! trop tard :

« Mon cher capitaine Pierron. — A ma dernière heure, je pense encore à votre bonne amitié, si cordiale, et aux services que vous m'avez rendus avec tant de loyauté. Je pro-

fite de ces derniers instants pour vous envoyer un suprême adieu : je veux vous remercier de nouveau de votre franchise, de votre attachement et du dévouement que vous m'avez montré en toute occasion.

« Cet épanchement est cher à mon cœur.

« J'espère que vous conserverez mon souvenir après ma mort, et je fais des vœux pour que vous viviez heureux et tranquille.

« N'oubliez pas celui qui a été jusqu'à son dernier soupir. — Votre tout affectionné. — Queretaro, le 15 juin 1867. — Maximilien. »

M. le baron Magnus mit officiellement et personnellement tout en œuvre pour empêcher l'exécution. Tout fut inutile. Il dut enfin se limiter à demander le corps du souverain. Escobedo le lui refusa sans une donation écrite de Sa Majesté qui, seule, disait-il, avait le droit de disposer de son corps; mais il promit de le livrer après l'exécution si l'empereur donnait cette lettre. Le baron revint auprès du prisonnier, ne sachant comment lui demander une pareille autorisation. Il en parla à quelques personnes de l'entourage de Sa Majesté. La prison était étroite, l'empereur entendit quelques mots qui le mirent sur le sujet de la conversation; il écrivit aussitôt l'ordre de remettre son corps à la disposition du ministre de Prusse. Escobedo revint sur sa parole et demanda par dépêche à Juarez ce qu'il fallait faire? Juarez refusa de livrer son corps.

C'est à la *Gazette officielle* de Vienne que j'emprunterai les détails sur les derniers moments de l'empereur. Les voici tels que ce journal les donne :

« Lorsque mercredi, à six heures du matin, les condamnés sortirent du couvent des Capucins, l'empereur, arrivé sur le seuil, se retourne, et, s'adressant à Ortega, son défenseur, lui dit : « Quel beau ciel ! c'est ainsi que je désirais qu'il fût le jour de ma mort ! » Ils étaient tous vêtus de noir. Chacun monta dans une voiture avec un prêtre. Ces voitures, escortées par quatre mille hommes de troupes, se

dirigèrent vers le Cerro de la Campana, colline en dehors de la ville de Queretaro. C'est à cent pas de ce point que, le 15, l'empereur s'était rendu. Les condamnés descendirent de voiture à l'endroit où ils devaient être exécutés. L'empereur secoua la poussière qui recouvrait ses vêtements; il avait l'air résolu; il portait la tête haute.

« Il s'informa des soldats qui étaient désignés pour le fusiller; il leur donna à chacun une once en les priant de viser à la poitrine. Le jeune officier qui devait commander le feu s'approcha de l'empereur, lui exprima combien il craignait qu'il mourût en lui en voulant, tandis qu'au contraire il désapprouvait du fond de son cœur la mission qu'il était forcé de remplir.

« Muchacho (jeune homme), répondit l'empereur, le devoir du soldat est d'obéir. Je vous remercie de votre compassion; mais ce que je demande, c'est que vous accomplissiez l'ordre qui vous a été donné. »

Après cela, l'empereur s'approcha des généraux Miramon et Mejia, et les embrassa avec effusion en leur disant : « Nous nous reverrons bientôt dans l'autre monde. » L'empereur, qui était au milieu, s'adressa à Miramon : « Général, les souverains admirent aussi les braves, et, avant de mourir, je veux vous céder la place d'honneur. » Puis, se tournant vers Mejia, il ajouta : « Général, ce qui n'a pas été récompensé sur terre le sera certainement au ciel. » Mejia était le plus abattu des trois; quelques minutes auparavant il avait vu sa femme, son enfant dans ses bras, la poitrine découverte, courir à travers les rues, comme si elle avait été en proie à la démence.

L'empereur, s'avançant de quelques pas, prononça les paroles suivantes d'une voix claire et avec une tranquillité remarquable :

« Mexicains ! les hommes de mon rang et de mon origine, les hommes animés de sentiments pareils aux miens sont destinés par la Providence à fonder le bonheur des peuples ou à devenir des martyrs. Lorsque je suis venu à vous, je

n'avais aucune arrière-pensée. Je vins après avoir été appelé par des Mexicains bien intentionnés, par ceux qui se sacrifient aujourd'hui pour ma patrie adoptive.

« Au moment de quitter ce monde, j'emporte avec moi la consolation de n'avoir fait que du bien dans la mesure de mes forces, et de ne pas être abandonné par mes bien-aimés et fidèles généraux. Mexicains ! que mon sang soit le dernier versé, et que ma malheureuse patrie adoptive puisse un jour se relever ! »

Après ces paroles, l'empereur recula de quelques pas, mit un pied en avant, leva les yeux vers le ciel, indiqua de la main sa poitrine et attendit tranquillement la mort. Miramon tira un papier de sa poche, promena ses regards comme un commandant sur les 4,000 hommes postés devant lui, et dit :

« Soldats du Mexique, concitoyens ! Vous me voyez ici comme condamné à mort pour trahison. Au moment où la vie ne m'appartient déjà plus, où dans quelques minutes je serai mort, je déclare devant vous tous, à la face du monde entier, que jamais je n'ai été traître à mon pays. J'ai combattu dans l'intérêt de l'ordre, et c'est pour cette cause que je tombe aujourd'hui avec honneur. J'ai des fils, mais jamais ceux-ci ne pourront être atteints par la calomnie dont j'ai été indignement souillé. Mexicains, vive le Mexique ! vive l'empereur ! »

Il poussa ces cris d'une voie tonnante. Tous les cœurs étaient émus, des larmes se voyaient dans bien des yeux. Pas un habitant de Queretaro n'assistait à l'exécution ; les rues étaient désertes, les maisons fermées. Les corps furent embaumés.

On dit que l'empereur a légué 50,000 thalers aux fils de Miramon, et a prié son frère, l'empereur d'Autriche, de les faire élever comme ses propres enfants, et de ne jamais oublier qu'ils sont les fils d'un ami resté fidèle jusqu'à la mort. Mejia a confié son fils légitime à Escobedo. Quels amers remords de conscience pour ce général que Mejia tint entre ses mains et qui lui accorda plusieurs fois la vie !

C'était le 19 juin. L'empereur, frappé à la distance d'un mètre, tomba mort ; le feu prit à ses vêtements ; M. le baron Magnus, le docteur Basch et un chirurgien mexicain assistaient à cet horrible drame. Par leurs soins, le feu fut immédiatement éteint et le cadavre de Sa Majesté recouvert d'un drap apporté par l'un de ces messieurs, fut remis entre les mains des médecins qui l'embaumèrent aussitôt.

La catastrophe du 19 juin amena la reddition de Mexico, le retour de Juarez au pouvoir, l'anarchie, plus violente, plus intolérable qu'elle ne l'avait été de 1859 à 1862, et fit perdre au Mexique toute espérance de reconquérir sa place parmi les nations civilisées. Lorsque l'esprit humain s'affranchit des passions mesquines qui lui font servir un intérêt ou bien un parti ; lorsqu'il brise les chaînes rivées par les préjugés ou les entraînements qui bornent son horizon, l'intelligence reprend sa liberté d'action et s'élève dans ces hautes sphères où les grands événements qui bouleversent le monde et les lois qui régissent les empires apparaissent sous une forme nouvelle, logique et régulière. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, rien n'est fortuit, rien n'est vide de sens, tout a sa raison d'être.

Dans l'histoire on étudie les faits, quelquefois leurs causes et leurs enchaînements, mais on ne profite jamais des leçons qu'elle donne. Elles sont pourtant bien sévères parfois ! Trois principes, trois autorités régissent toute société bien organisée : — L'autorité morale, représentée par le chef de la famille ; l'autorité religieuse, représentée par le chef de l'Église ; l'autorité politique, représentée par le chef du pouvoir ; le mépris de ces trois autorités est toujours suivi d'un châtement. C'est pour avoir méprisé les droits de l'homme au Mexique que l'Espagne a perdu le Mexique. Le clergé mexicain, par son ignorance, son amour des richesses et son peu de moralité, méprisait les principes élémentaires de la loi divine, il en fut puni par l'aveuglement ; les prêtres descendirent au rang de simples citoyens. Les premiers ils levèrent l'étendard de la révolte contre la mère-patrie, se

servant, comme instrument, des populations indiennes sur lesquelles ils avaient une influence absolue, ils furent aussi, avec les Indiens, les premières victimes de la révolution qu'ils ont déchainée sur leur pays. Depuis 1846, ils n'ont pas cessé de se plaindre contre les actes plus ou moins arbitraires dont ils ont été l'objet, mais à ces plaintes poussées par une cupidité qui ne s'est pas démentie jusqu'en 1867, on pourrait répondre : — « Arrière ! laissez passer la justice de Dieu. »

Il serait peut-être puéril de mettre en relief ce que j'appellerai — les châtimens historiques et naturels — dont on trouve tant d'exemples dans l'histoire de notre vieille Europe et celle du nouveau monde ; mais l'éloquence des faits est indiscutable, et depuis dix-huit siècles ils nous prouvent qu'on ne foule pas en vain sous les pieds aucun de ces trois principes, de ces trois autorités, sans lesquels une société n'est plus qu'une agglomération d'individualités dangereuses sinon malfaisantes.

Pour comprendre les fautes et les châtimens du peuple mexicain, il faut se rappeler son origine, son éducation, et l'on connaîtra, en même temps, la cause de toutes ses vicissitudes. On a vu dans l'histoire ancienne du Mexique qui forme la préface historique et le premier volume de cet ouvrage que ce pays avait été conquis, maîtrisé, peuplé par des soldats et des vassaux de Charles-Quint, de Philippe II, par des hommes incapables de sentir les dernières convulsions de la liberté mourante en Espagne. Dans le monde des idées et celui des sentiments, ces hommes ne comprenaient que l'obéissance passive dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique ; ils n'implantèrent dans les colonies espagnoles qu'un seul principe, celui de l'autorité. Ce principe unique, base de la société coloniale, prit des proportions tellement exagérées qu'il intronisa le despotisme religieux, politique, administratif et financier. Dans les décisions du conseil des Indes, on voit, en effet, un ensemble admirable, sous le rapport de la sollicitude et de l'amour pour la race

conquise ; mais, barbare par la proscription de tout ce qui était étranger et nouveau. L'administration était despotique, l'inquisition sévère, l'enseignement élémentaire nul, la liberté de communiquer avec tout autre pays que l'Espagne étroitement enchaînée ; aucun champ n'était ouvert à l'initiative de l'individu, partout existait la tutelle la plus jalouse et la plus rigoureuse. Le conseil des Indes réglait tout, prescrivait tout ; il décidait quelles cultures seraient autorisées, quelles manufactures établies, quels livres imprimés, quelles opinions reçues ; il réglait le prix des marchandises que l'Espagne seule avait le droit d'importer et d'exporter, il accordait des privilèges exclusifs aux Espagnols et limitait à son gré l'émigration. Ce système énervant ne sut créer ni des sujets dociles ni des citoyens capables, et lorsqu'il s'évanouit par impuissance, il ne laissa qu'une foule sans institutions et sans droits, à la place d'une belle nation qu'on aurait pu fonder.

C'est ainsi que se forma la société mexicaine, société monarchique la plus absolue ; monarchique par ses habitudes, ses sentiments, les traditions, les lois, la religion, les intérêts ; c'est ainsi qu'elle a vécu pendant trois siècles, et que nous la retrouvons au commencement de celui-ci. Dans la vie d'un homme comme dans l'histoire d'un peuple, il arrive toujours une de ces heures solennelles qui décident de la destinée sinon de l'existence même de ce peuple ou de cet homme. Cette heure allait sonner pour le Mexique, mais comment une multitude qui n'avait connu jusqu'alors que le joug de l'esclavage politique aurait-elle pu faire sortir la liberté d'une révolution brusque, inespérée ? Ne devait-elle pas infailliblement tomber dans l'esclavage révolutionnaire ?

L'esclavage révolutionnaire suivit donc immédiatement l'esclavage politique, et le Mexique devint la proie d'une oligarchie, comme on n'en retrouve des exemples que dans le moyen âge. Mais le principe monarchique qui régissait ce pays depuis un temps immémorial et qui fut continué par